

# BOUDDHISME ET CONCEPTS SCIENTIFIQUES DANS L'ŒUVRE DE MARGUERITE YOURCENAR

par Mireille DOUSPIS (Université de Tours)

Les documents rassemblés dans *Sources II*<sup>1</sup>, et plus particulièrement les fragments regroupés sous le titre « La poursuite de la sagesse » et plusieurs pages de « Notes de lectures »<sup>2</sup> ne permettent guère de douter de l'intérêt bien réel de Marguerite Yourcenar pour le bouddhisme et plus largement les philosophies orientales. A-t-elle bien compris le sens profond de cette métaphysique? Il est difficile d'en juger ; cependant, il paraît indiscutable que, pour elle, il ne s'agissait pas d'un engouement passager lié à un effet de mode mais d'une volonté de s'initier à une forme de pensée étrangère au monde occidental et de se rendre apte à acquérir une sagesse qui fait cruellement défaut à la civilisation d'aujourd'hui. Or, les Occidentaux, que leur culture traditionnelle ne familiarise pas avec le bouddhisme, ignorent en général que les découvertes de la physique quantique ont permis des rapprochements avec la métaphysique orientale. L'astrophysicien Trinh Xuan Thuan affirme :

Je ne pense pas que ce soit par accident que les fondateurs de la physique quantique, tels Bohr et Schrödinger, aient plaidé pour une unité de pensée entre la science occidentale et la pensée philosophique de l'Orient. Ils percevaient dans la pensée orientale une issue possible permettant de sortir des nombreux paradoxes inhérents à la mécanique quantique appréhendée selon un schéma occidental<sup>3</sup>

et un peu plus loin, il élargit à la biologie les données nouvelles de la science du XX<sup>e</sup> siècle :

---

<sup>1</sup> Marguerite YOURCENAR, *Sources II*, texte établi et annoté par Élyane DEZON-JONES, présenté par Michèle SARDE, Paris, NRF Gallimard, 1999.

<sup>2</sup> Marguerite YOURCENAR, *op. cit.*, « La poursuite de la sagesse », p. 45 à 103 et « Notes de lectures », p. 107 à 142 plus particulièrement.

<sup>3</sup> Matthieu RICARD, TRINH XUAN THUAN, *L'infini dans la paume de la main*, Paris, NiL Éditions/Fayard, 2000, p. 153.

La neurobiologie a montré que la "réalité" n'apparaît la même qu'aux êtres de la même espèce, dotés du même système neuronal. D'autres espèces perçoivent le monde de façon différente<sup>4</sup>.

Plus les connaissances scientifiques ont été approfondies, plus on s'est rendu compte que la notion de réalité inconsistante, typique du bouddhisme, s'imposait dans les sciences du vivant mais même dans celles, a priori indiscutables, de la matière. On sait – la bibliothèque de Petite Plaisance l'atteste – que Marguerite Yourcenar n'était pas indifférente aux apports des sciences de son temps et que son engagement en faveur de l'écologie ne découlait pas non plus d'un intérêt passager mais se fondait sur des analyses scientifiques. Il s'agit donc d'étudier comment divers aspects de sa pensée, influencés indiscutablement par la métaphysique bouddhiste, et certaines contradictions apparentes, coïncident avec les données de la science moderne. Dans les œuvres de la maturité, on relève maintes possibilités de rapprochements, tant pour l'analyse du "Moi" et des relations avec les autres que pour la place de l'homme dans la Nature et la conception de l'Histoire.

### I - Le "Moi" et les relations avec les autres

Que cet enfant soit moi, je n'en puis douter sans douter de tout.

Cette phrase qui figure dans le deuxième paragraphe de *Souvenirs pieux* a déjà suscité l'étonnement des critiques et Marguerite Yourcenar poursuit :

Néanmoins, pour triompher en partie du sentiment d'irréalité que me donne cette identification, je suis forcée, tout comme je le serais pour un personnage historique que j'aurais tenté de recréer, de m'accrocher à des bribes de souvenirs, etc. (*SP, EM*, p. 707-708)

Il semble indéniable que la pensée bouddhiste, sa conception du "Moi" de même que sa conception des phénomènes ont laissé leur empreinte dans la pensée de Marguerite Yourcenar. En effet, dans le bouddhisme, dit Matthieu Ricard :

[...] les phénomènes ne sont pas non existants, mais, si l'on examine la façon dont ils existent, on s'aperçoit qu'on ne peut pas les considérer comme une collection d'entités autonomes existant par elles-mêmes. Les phénomènes existent donc à la manière d'un rêve, d'une illusion ou

---

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 155.

*Bouddhisme et concepts scientifiques dans l'œuvre  
de Marguerite Yourcenar*

d'un mirage, à la fois apparents et dépourvus d'existence propre. Tout comme les images dans un miroir, ils apparaissent clairement mais sont dénués de réalité autonome<sup>5</sup>.

Le "sentiment d'irréalité" qu'évoque Marguerite Yourcenar face à elle-même est en conformité avec la conception bouddhiste mais le "Moi" incertain, indéfini qui apparaît dans *Souvenirs pieux* et *Archives du Nord* s'apparente aussi tout à fait au principe d'incertitude d'Heisenberg, l'un des théoriciens de la physique quantique, qui considérait le concept d'"atome" comme un moyen commode de rendre compte de diverses observations mais savait qu'il n'existait pas d'« entités réelles existant par elles-mêmes, avec des propriétés bien définies »<sup>6</sup>, répertoriées en atomes et électrons. La nature des particules élémentaires reste floue, tantôt matière, tantôt lumière, se transformant de l'une en l'autre et apparaissant comme l'une ou l'autre selon l'observateur. Or c'est bien à une sorte de "flou quantique" que se trouve confrontée Marguerite Yourcenar. Peut-on s'identifier soi-même avec certitude, sachant que l'on est biologiquement un ensemble de gènes transmis, organisés selon un schéma unique, mais aussi le produit de situations diverses auxquelles tout être vivant s'adapte et enfin une mosaïque de personnalités façonnées et perçues par l'entourage? Au plus, existe-t-il un faisceau de probabilités mais pas de certitude absolue.

Une fois admis le caractère douteux de l'existence d'un "Moi", l'introspection classique et le récit de vie chronologique et linéaire n'ont plus leur place. Il faut l'appréhender d'autres manières, en variant les points de vue, en le recherchant même là où on ne s'attendait pas à le trouver, sans se soucier de la cohérence et de la logique traditionnelles. Les investigations parmi les ancêtres vont fournir des enseignements ; en retraçant leur vie, leurs mœurs, leurs usages, on définit le contexte social et moral dans lequel l'enfant s'est ouvert à la vie. On découvre Marguerite Yourcenar en s'imprégnant de l'atmosphère du Mont-Noir, où règne Noémi, en faisant la tournée des châteaux et en visitant Suarlée. Noémi lui est presque inconnue et Mathilde, Octave et Rémo ne sont que de très lointains étrangers. Pourtant, les deux femmes ont joué, chacune à sa manière, un rôle de repoussoir pour leur petite-fille, qui n'est surtout pas ce qu'elles ont été. Par contre, entre les deux hommes et Marguerite Yourcenar, il existe des correspondances, facilitées peut-être par le truchement de Zénon. Jeanne, femme réelle devenue personnage de roman, nous

---

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p.114.

apprend beaucoup sur Marguerite Yourcenar elle-même. Elle incarne aux yeux de l'écrivain, un idéal féminin et on peut donc légitimement penser que la jeune Marguerite s'est efforcée de développer les mêmes qualités. D'autre part, certains détails de la vie de Jeanne, relatés dans *Quoi? L'Éternité*, ne seraient-ils pas une transposition de la vie de Marguerite Yourcenar ? On ne peut l'affirmer ni l'exclure totalement. Michel et Michel Charles apportent aussi des éclairages précieux. Ainsi, le "Moi" se construit, se forme et se transforme, à l'aide de bribes saisies dans divers endroits, chez plusieurs personnes réelles mais aussi des personnes recrées et imaginaires et chez d'autres entièrement inventées. L'assemblage de ces divers fragments, des points de vue parfois convergents, d'autres fois divergents, constitue un "Moi", sinon certain, du moins probable. L'observation, même la plus scrupuleuse, ne peut éviter que persiste le flou.

Cette conception d'un "Moi" incertain et indéfini entraîne le net rejet du narcissisme de la part du bouddhisme dont la pratique vise à dissiper l'illusion d'un "Moi"<sup>7</sup> qui fausse la perception du monde. L'aversion du "Moi" ne se dément jamais chez Marguerite Yourcenar. Dès les premières pages d'*Archives du Nord*, on lit cette phrase :

Nous arriverons toujours assez vite à nous-mêmes (AN, EM, p. 974),

qui fait écho à cette déclaration à Matthieu Galey :

Cette obsession française du "culte de la personnalité" (la sienne) chez la personne qui écrit ou qui parle me stupéfie toujours. Oserais-je dire que je la trouve affreusement petite-bourgeoise ? Je, moi, me, mon, ma, mes... Ou tout est dans tout, ou rien ne vaut la peine qu'on en parle<sup>8</sup>.

Ce n'est pas seulement du point de vue moral que Marguerite Yourcenar condamne l'attachement prononcé au "Moi", cela correspond à une notion métaphysique ; comme le bouddhisme mais aussi comme la biologie et la physique contemporaines, elle pense que "tout est dans tout" et que l'être humain ne bénéficie pas d'un statut d'être à part dans l'univers. Élément de l'ensemble, participant à l'équilibre général, il commet une erreur grave et dangereuse en se considérant comme marqué d'un sceau particulier. *Le Labyrinthe du*

---

<sup>7</sup> Sur l'influence du bouddhisme dans *Le Labyrinthe du monde*, cf. Simone PROUST, *L'autobiographie dans Le Labyrinthe du monde de Marguerite Yourcenar. L'écriture vécue comme exercice spirituel*, Paris, L'Harmattan, coll. « Critique littéraire », 1997, 368 p.

<sup>8</sup> Marguerite YOURCENAR, *Les Yeux ouverts*, entretiens avec Matthieu GALEY, Bayard Éditions, 1997, p. 211.

*Bouddhisme et concepts scientifiques dans l'œuvre  
de Marguerite Yourcenar*

*monde* constitue un modèle d'"autobiographie" déroutante, qui ne consacre que quelques lignes deçà, delà au personnage de la narratrice. S'il est beaucoup question de Michel tout au long de l'œuvre, on n'apprend pas grand-chose des sentiments profonds de la fille pour son père. Le portrait qui se dégage du *Labyrinthe du monde* est plutôt à l'avantage de Michel, on croit percevoir une certaine admiration de Marguerite Yourcenar, de la gratitude, de l'affection sans doute mais il n'est pas exclu qu'elle ait secrètement formulé des critiques contre ce père atypique ; simplement, elle ne se sentait pas tenue d'en faire part au public. Et l'ambiguïté est encore augmentée quand il s'agit de Fernande. Elle dit posément la vérité lorsqu'elle affirme que la disparition de cette mère, qu'elle n'a pas connue, qu'elle n'a fait que "traverser" n'a pas produit un vide. En effet, l'enfant qu'elle fut n'a jamais manqué de soins et de gens autour d'elle ; par conséquent, pourquoi aurait-elle souffert de l'absence d'une mère qui, dans un milieu comme le sien, n'aurait pas toujours consacré tout son temps à sa fillette ? Cependant, certains détails laissent transparaître que Marguerite Yourcenar se fait une idée précise de Fernande. Mais les confidences et l'auto-complaisance n'ont pas leur place dans son œuvre.

Le rejet du narcissisme s'exprime aussi de plus en plus nettement à travers les personnages des dernières œuvres. Toujours ouvert aux autres et disponible, Nathanaël accorde peu d'importance à sa personne et à sa vie. Conscient en toutes circonstances et particulièrement au moment de mourir du peu qu'il représente dans l'univers, il s'efface discrètement. Cependant, peut-être Zénon suggère-t-il un cas encore plus intéressant. Sans être imbu de soi, le personnage conquérant et orgueilleux du début de *L'Œuvre au Noir* a conscience de son intelligence et veut agir sur le monde. Le vaste champ des connaissances qu'il voit ouvert devant lui stimule son ambition et semblable à Prométhée, il brave tous les interdits et tous les obstacles. Au terme de son périple au cœur de l'Europe du XVI<sup>e</sup> siècle et des sciences, il rentre à Bruges, complètement métamorphosé. Sa fougue et ses certitudes ont fait place au doute et à une humilité absolue. Définitivement détaché de ce qui l'avait si fort passionné, il semble être devenu un tout autre homme, qui a compris que dans l'aspiration à la maîtrise du monde et du savoir, il y a une bonne part d'exaltation de soi, de valorisation de son "Moi" et donc de narcissisme. Or seuls la sagesse, le détachement des choses de ce monde méritent des efforts, nous enseigne Zénon à l'approche de la mort. Cela rejoint exactement la pensée bouddhiste, qui ne rejette pas l'étude et la volonté de se perfectionner dans le domaine scientifique

mais qui considère qu'aucune science, de quelque intérêt qu'elle soit, ne doit « prendre le pas sur la recherche de la sagesse »<sup>9</sup>. Par son "œuvre au noir", Zénon s'affranchit de son "Moi" et accède au plan supérieur de la "vraie sagesse".

Le caractère prométhéen de Zénon rappelle l'une des caractéristiques essentielles de l'œuvre de Marguerite Yourcenar : la référence aux mythes. Les très nombreuses études qui lui ont été consacrées ont mis en évidence la recherche de l'universalité chère à Marguerite Yourcenar. Incontestablement homme de la Renaissance, Zénon incarne aussi tous les hommes de tous les temps et de tous les lieux, qui ont voulu briser les chaînes de la routine, ont refusé d'être les créatures d'un dieu et ont entrepris de se rendre maîtres du monde. Marguerite Yourcenar ne gomme pas pour autant leur spécificité, ce qui fait d'eux des hommes d'une époque donnée. Ainsi que l'a établi Rémy Poignault<sup>10</sup>, l'Hadrien yourcenarien ne trahit pas pour l'essentiel l'Hadrien de l'*Histoire Auguste* mais, sous la plume de Marguerite Yourcenar, il devient l'archétype du chef d'État idéal, non seulement pour la Rome impériale mais aussi pour les États en reconstruction après 1945. Cette quête du fonds commun à tout être humain correspond bien à ce que les biologistes du XX<sup>e</sup> siècle entreprennent lorsqu'ils recherchent l'invariant humain. En effet, dans son ouvrage *Le hasard et la nécessité*<sup>11</sup>, Jacques Monod écrit :

Dans la diversité infinie des phénomènes singuliers, la science ne peut chercher que les invariants<sup>12</sup>.

Les organismes vivants, explique le biologiste, subissent de multiples accidents cellulaires, entièrement dus aux hasards mais, ajoute-t-il,

une fois inscrit dans la structure de l'ADN, l'accident singulier et comme tel essentiellement imprévisible va être mécaniquement répliqué et traduit, c'est-à-dire multiplié et transposé à des millions ou des milliards d'exemplaires. Tiré du règne du pur hasard, il entre dans celui de la nécessité, des certitudes les plus implacables<sup>13</sup>.

---

<sup>9</sup> Jean-François REVEL, Matthieu RICARD, *Le Moine et le philosophe*, Paris, NiL éditions, 1999, p. 238.

<sup>10</sup> Thèse de Rémy POIGNAULT, *L'Antiquité dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar, Littérature, mythe et histoire*, Bruxelles, coll. « Latomus », 1995, 1096 p. (2 vol.)

<sup>11</sup> Jacques MONOD, *Le Hasard et la nécessité, essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*, Paris, Seuil, 1970. Apparaît dans la bibliothèque de Petite Plaisance, n° 5136.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 155.

*Bouddhisme et concepts scientifiques dans l'œuvre  
de Marguerite Yourcenar*

Connaître une espèce consiste donc à dégager les constantes qui la définissent et fondent sa spécificité par rapport à une autre ; dans cette recherche, les "accidents" n'ont pas leur place. Dans son entreprise de connaissance des hommes, Marguerite Yourcenar se livre à une démarche de ce type et elle trouve dans les mythes un moyen avantageux d'exprimer le résultat de ses découvertes.

Méditant à Suarlée sur la tombe des ancêtres, Marguerite Yourcenar ressent très fort le sentiment d'étrangeté que lui font ressentir ses proches parents pourtant si éloignés d'elle :

Quoi que je fisse, je n'arrivais pas à établir un rapport entre ces gens étendus là et moi. [...] La moitié de l'amalgame dont je consiste était là. (SP, p. 739)

Elle réalise avec une grande lucidité que dans la terre étalée devant elle, gisent les restes de ceux dont elle a tiré sa vie, des femmes et des hommes dont elle est, génétiquement, une réplique et pourtant, ici, elle est frappée par une impression de rupture complète. L'écart est si grand entre Mathilde, Arthur, même Fernande et elle qu'il lui semble qu'il s'est produit un accident. Le cours des choses, immuable depuis des décennies, avec la reproduction permanente du même type d'êtres humains, semble s'être interrompu comme si, à un moment, le programme de la Nature s'était enrayé. Alors s'est développé un individu différent, pensant différemment, qui a choisi de vivre tout autrement et bien loin du noyau familial. Les accidents fortuits de l'histoire personnelle de chacun et de l'Histoire en ont décidé ainsi et pourtant, devant le tombeau, elle s'efforce de renouer le fil qui la lie à ses ascendants. Cet invariant, ce fil d'Ariane qui assure la continuité d'une génération à l'autre, se dérobe ; néanmoins, sur le tombeau familial, Marguerite Yourcenar cherche à comprendre comment et en quoi elle est bien une descendante d'une branche de la bourgeoisie de la région de Namur.

Pour le bouddhisme, le cours ininterrompu de la vie dépasse largement le cadre d'une lignée ou même d'une espèce ; le continuum du vivant inclut tous les êtres et en cela aussi, il est en parfait accord avec la physique et la biologie d'aujourd'hui, qui ne définissent même pas de frontières entre l'inanimé et le vivant puisque la vie apparaît dans le chaos initial. Cette notion d'interdépendance de tous les systèmes dans l'Univers se manifeste nettement dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar. Plusieurs de ses personnages ont conscience d'appartenir à un ensemble dont ils ne peuvent se désolidariser. Hadrien ne se sent pas à la tête de l'Empire romain pour agir selon sa fantaisie mais pour s'acquitter de lourdes responsabilités devant

l'humanité et l'histoire. À maintes reprises, sa pensée se traduit dans des formules qui englobent la totalité de l'Univers, par exemple :

Construire, c'est collaborer avec la terre (MH, OR, p. 384),  
Toute iniquité était une fausse note à éviter dans l'harmonie des sphères (MH, p. 391)

et sa méditation après l'initiation à Éleusis a des accents visionnaires et cosmiques, dignes d'un homme de science :

J'inclinai à croire, comme certains des plus hardis d'entre nos sages, que la terre participait elle aussi à cette marche nocturne et diurne dont les saintes processions d'Éleusis sont tout au plus l'humain simulacre. Dans un monde où tout n'est que tourbillon de forces, danse d'atomes, où tout est à la fois en haut et en bas, à la périphérie et au centre, je concevais mal l'existence d'un globe immobile, d'un point fixe qui ne serait pas en même temps mouvant. (MH, p. 401)

Aussi, est-ce avec cette conscience de sa petitesse et du caractère éphémère de son passage sur terre qu'il réfléchit à son rôle parmi les hommes de son temps et à la place de la civilisation romaine dans le monde de l'époque.

L'altruisme, cher au bouddhisme mais aussi au stoïcisme – ce qui tend à montrer qu'entre les systèmes de pensée aussi, il y a, sinon continuum, du moins universalité – se manifeste chez le chef d'État Hadrien mais il atteint encore plus d'ampleur chez Zénon et Nathanaël. L'ambitieux Zénon du début de *L'Œuvre au Noir* n'aspire plus qu'à aider ses semblables et à soulager les souffrances après son retour à Bruges :

Ses dépenaillés qui attendaient patiemment chaque matin l'ouverture de l'hospice étaient soignés avec autant d'art qu'autrefois les grands de ce monde (ON, OR, p. 703)

et il accorde les mêmes soins aux lapereaux auxquels il rend la liberté qu'à son ami le prier ; en effet, considérant que la vie est la même sous des formes différentes, il veut éviter que les êtres vivants de toute nature aient à souffrir. Ce comportement, caractéristique de Zénon s'accentue sans doute encore chez Nathanaël qui ne manifeste pour les êtres qu'il rencontre que compréhension, générosité et compassion. Ainsi en est-il du chiot qu'il arrache à la mort mais, ayant surpris Saraï dans l'exercice de ses fonctions de courtisane, il se contente de penser : « Elle fait son métier... Elle fait son métier... » et la narratrice ajoute :



*Bouddhisme et concepts scientifiques dans l'œuvre  
de Marguerite Yourcenar*

Il n'était même pas triste, et il eût été sot d'être indigné. Il plaignait ce quidam qui se trouvait sans doute, comme il s'était trouvé lui-même, dans la gloire, et qui était, comme lui, berné. Mais Saraï avait été élevée à tirer parti des hommes, comme les hommes tiraient parti d'elle. C'était très simple. (*HO, OR*, p. 984)

Loin d'éprouver de la haine pour ce rival de hasard ou de rire de son ridicule (car Saraï subtilise habilement ses objets de quelque valeur), Nathanaël compatit à la pauvre misère humaine dont il offre l'exemple, de même qu'il n'éprouve pas la moindre rancune contre Saraï, en qui il voit une victime des rapports sociaux, non une coupable.

Marguerite Yourcenar ne s'est pas contentée de montrer comment l'homme doit se comporter avec les autres mais aussi quelle place il occupe dans la Nature.

## **II - L'homme dans la Nature**

Ni Hadrien ni Zénon ne se sentent des êtres à part dans l'univers dont ils ont bien conscience de n'être qu'une infime partie ; mais sans doute est-ce chez Nathanaël que le sentiment d'appartenance à l'immensité du cosmos et de fusion parmi les éléments de la nature est le plus développé. À la fin de sa vie, dans la solitude de l'île de la Frise, il s'identifie de plus en plus aux éléments qui l'entourent ;

Parfois, sorti de la maison, dans le noir, où l'on n'apercevait indistinctement que la masse molle des dunes, et, dans l'entrebâillement, le blanc moutonnement de la mer, il enlevait ses vêtements, et se laissait pénétrer par cette noirceur et ce vent presque tiède. Il n'était alors qu'une chose parmi les choses. (*HO*, p. 1032-1033)

et quelques pages plus loin, il songe à la mort avec sérénité, comme à un événement d'une extrême banalité, une simple dissolution dans l'environnement :

Il vivait et mourrait comme ces bêtes le font. Cela suffisait. Personne ne se souviendrait de lui pas plus qu'on ne se souvenait des bestioles de l'autre été. (*HO*, p. 1037)

N'était la conscience, qui n'existe peut-être pas dans tous les êtres vivants, Nathanaël se sent un petit élément, un atome du grand Tout. On ne perçoit nulle trace d'anthropocentrisme ; non seulement, l'homme n'est pas au centre du monde, créature privilégiée qui aurait

des droits sur la nature autour de lui mais dans cette immense chaîne du vivant, infinie dans le temps et dans l'espace, sa présence sur terre relève du plus grand des hasards. Cette idée coïncide exactement avec les connaissances des biologistes du XX<sup>e</sup> siècle. La probabilité qu'apparaisse la vie était quasi nulle, explique Jacques Monod :

[Cette idée] heurte notre tendance humaine à croire que toute chose réelle dans l'univers actuel était nécessaire, et de tout temps. Il nous faut toujours être en garde contre ce sentiment si puissant du destin. La science moderne ignore toute immanence. Le destin s'écrit à mesure qu'il s'accomplit, pas avant. Le nôtre ne l'était pas avant que n'émerge l'espèce humaine, seule dans la biosphère à utiliser un système logique de communication symbolique. Autre événement unique qui devrait, par cela même, nous prévenir contre tout anthropocentrisme. S'il fut unique, comme peut-être le fut l'apparition de la vie elle-même, c'est qu'avant de paraître, ses chances étaient quasi nulles. L'Univers n'était pas gros de la vie, ni la biosphère de l'homme<sup>14</sup>.

Les sciences de la matière, dont on pourrait penser qu'elles ont peu à voir avec la réalité de la vie humaine, aboutissent au même enseignement que les sciences de la vie et l'astrophysicien Trinh Xuan Thuan ne contredit pas Jacques Monod lorsqu'il écrit :

L'homme est l'enfant des étoiles, le frère des bêtes sauvages, le cousin des fleurs des champs ; nous ne sommes tous que poussières d'étoiles. L'astrophysique nous révèle que l'apparition de la vie et de la conscience à partir de la soupe primordiale a dépendu d'un réglage extrêmement précis des lois de la Nature et des conditions initiales de l'Univers<sup>15</sup>.

Que Nathanaël, plongé dans la nature, en vienne à oublier son identité, à ne plus se sentir un être à part parmi les éléments, caractérise une attitude bouddhiste de réalisation de la sérénité intérieure et d'harmonie parfaite avec le monde alentour. Mais on perçoit également l'influence de la pensée scientifique contemporaine, pour laquelle l'anthropocentrisme représente une hérésie et qui remet l'homme à sa juste place dans l'univers et dans le continuum de la vie. Ainsi, le rejet du "Moi" au profit de l'altruisme et d'une nécessaire solidarité entre les êtres vivants et souffrants correspond-il à la réalité de l'interdépendance en termes scientifiques.

---

<sup>14</sup> Jacques MONOD, *op. cit.*, p. 184-185.

<sup>15</sup> TRINH XUAN THUAN, *Le Chaos et l'harmonie, la fabrication du réel*, Paris, Gallimard, Folio essais, 2000, p. 550.

*Bouddhisme et concepts scientifiques dans l'œuvre  
de Marguerite Yourcenar*

En effet dans la continuité de la chaîne du vivant, on ne peut pas supprimer un élément sans déséquilibrer le Tout et on ne peut pas non plus établir une distinction fondamentale entre l'être pensant qu'est l'homme et l'animal. L'engagement écologiste de Marguerite Yourcenar ne relève pas seulement de la sensibilité personnelle, il se fonde sur une éthique née des connaissances scientifiques actuelles. Tout d'abord, les essais et lettres dans lesquels elle exprime sa révolte face aux souffrances infligées aux animaux, souvent pour des raisons futiles ou commerciales, révèlent qu'il n'y a pas de différence qualitative entre les mauvais traitements réservés aux mammifères quadrupèdes et ceux commis contre des hommes considérés, à un moment donné de l'histoire, comme inférieurs, ennemis ou malfaisants. Si, comme le prouvent les sciences, il y a continuum dans la vie, il n'est pas du tout incohérent de penser que l'on passe tout naturellement de la cruauté à l'égard d'une espèce à la cruauté à l'égard de ses semblables. La barbarie est "une", il ne s'agit ensuite que du choix des victimes et de degrés dans l'exercice de la loi du plus fort. Par rapport au monde animal, Marguerite Yourcenar est horrifiée pour une double raison : émotionnelle lorsqu'elle évoque ce qu'endurent les animaux mais aussi éthique et intellectuelle quand elle constate que certaines espèces sont en voie d'extinction ou ont déjà disparu.

Le déséquilibre de la nature, lié aux activités humaines irresponsables, est au cœur des préoccupations de Marguerite Yourcenar<sup>16</sup> et en cela, elle fait écho à de nombreux scientifiques qui mesurent qu'aujourd'hui, la nature ne parvient plus à se régénérer, tant les dégradations qu'elle subit sont importantes. Dans les entretiens avec Matthieu Galey, elle évoque l'*Atlas de géographie historique* publié par Franz Schrader en 1911<sup>17</sup>, qui prédisait déjà des conséquences climatiques inquiétantes liées à l'exploitation intensive de la terre. Or, au constat pessimiste de ce savant, Marguerite Yourcenar ajoute les pluies acides, la pollution des eaux par les rejets de l'industrie chimique, les métaux lourds ainsi que les dégâts occasionnés par les transports pétroliers, l'élévation de la température de l'eau par les usines, les déchets nucléaires dont la capacité de nuisance s'évalue en milliers d'années et pour lesquels l'homme n'a rien prévu, l'usage sans cesse croissant de pesticides et herbicides

---

<sup>16</sup> Cf., par exemple, Françoise BONALI FIQUET, « Yourcenar et la défense de l'environnement à travers les *Entretiens* », *Marguerite Yourcenar essayiste*, Carminella BIONDI, Françoise BONALI FIQUET, Maria CAVAZZUTI, Elena PESSINI éd., Tours, SIEY, 2000, p. 245-254.

<sup>17</sup> Marguerite YOURCENAR, *YO, op. cit.*, p. 279-280.

toujours plus puissants, la destruction de la stratosphère, la raréfaction de l'oxygène et de l'ozone, etc.<sup>18</sup>; à plusieurs reprises, elle a aussi évoqué la démographie<sup>19</sup>. Même si la Nature dispose de multiples solutions pour pallier les dégradations causées dans son équilibre et a des ressources d'adaptation et d'inventivité extraordinaires, il arrive un moment où l'homme ne peut plus impunément jouer à l'apprenti sorcier sans risquer de détraquer gravement ce système complexe et subtil.

La vie sur Terre n'est possible que parce qu'elle est intégrée dans un réseau complexe appelé "écosphère", fait de multitudes d'organismes vivants mutuellement interdépendants, qui tous coexistent dans un état d'équilibre dynamique. [ ... ] Les organismes vivants sont des systèmes "ouverts" qui interagissent continuellement avec leur environnement par des échanges incessants, notamment d'énergie et de matière. Ces échanges se font parce qu'un organisme vivant n'est pas en équilibre thermodynamique avec son milieu environnant. [ ... ] Cet état de non-équilibre avec l'environnement est essentiel à la vie<sup>20</sup>,

écrit Trinh Xuan Thuan. Il n'est pas besoin de connaître exactement tous les mécanismes précis qui président à la vie pour comprendre d'après ces quelques phrases qu'elle résulte d'une multiplicité d'interactions entre cellules dépendantes les unes des autres et complémentaires, si bien qu'on ne peut supprimer un maillon (même peu important) de la chaîne sans mettre en péril tout l'ensemble. Laisser disparaître une espèce végétale ou animale, c'est supprimer une partie du Tout, et prendre le risque de conséquences imprévisibles ; a fortiori lorsque les activités humaines se jouent des quatre éléments, au point d'entraîner peut-être des changements climatiques catastrophiques.

Parfaitement consciente qu'il ne faut pas prendre à la légère les mises en garde des hommes de science, Marguerite Yourcenar s'est pendant des années résolument engagée pour l'écologie ; comme Jacques Monod et tant d'autres, elle appelle ses contemporains à la conscience de leur responsabilité dans l'avenir du monde. Le passage suivant, extrait des dernières pages du *Hasard et la nécessité* se rapproche du discours de Marguerite Yourcenar :

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 280-281.

<sup>19</sup> Marguerite YOURCENAR, *Lettres à ses amis et quelques autres*, Paris, Gallimard, Folio, 1995, p. 543 à 550 : lettre à Jean Chalon, du 29 mars 1974. Dans cette lettre, de la page 545 à 547, Marguerite Yourcenar récapitule tous les motifs d'inquiétude qui lui font redouter le pire pour l'avenir de la planète, et il s'y ajoute les méfaits d'ordre politique, tels que guerres, etc...

<sup>20</sup> TRINH XUAN THUAN, *Le Chaos et l'harmonie*, op. cit., p. 431-432.

*Bouddhisme et concepts scientifiques dans l'œuvre  
de Marguerite Yourcenar*

Les sociétés modernes, tissées par la science, vivant de ses produits, en sont devenues dépendantes comme un intoxiqué de sa drogue. Elles doivent leur puissance matérielle à cette éthique fondatrice de la connaissance et leur faiblesse morale aux systèmes de valeurs, ruinés par la connaissance elle-même, auxquels elles tentent encore de se référer. Cette contradiction est mortelle. C'est elle qui creuse le gouffre que nous voyons s'ouvrir sous nos pas. L'éthique de la connaissance, créatrice du monde moderne, est la seule compatible avec lui, la seule capable, une fois comprise et acceptée, de guider son évolution<sup>21</sup>.

Le constat initial ne diffère pas beaucoup de celui de Marguerite Yourcenar ; les hommes d'aujourd'hui ont perdu le contact avec le milieu naturel ; ils ne peuvent plus se passer des techniques et technologies modernes, se laissent littéralement phagocyter par la société de consommation et se retrouvent égarés dans un monde dont ils ont produit le développement fulgurant mais qui les prive de leurs valeurs ancestrales et les abandonne à une espèce d'errance et à un avenir angoissant. L'un et l'autre jugent qu'il est urgent que l'homme prenne conscience et réagisse pour contrôler l'évolution induite par ses actes. Mais là s'arrête l'analogie. Alors que Jacques Monod fonde son espoir sur une "éthique de la connaissance" et, cohérent avec lui-même, pense qu'on ne peut désormais vivre sans les fantastiques progrès de la science et l'accélération des découvertes et innovations qu'ils entraînent, Marguerite Yourcenar remet en question la notion de progrès. L'humanisme qu'ils proposent n'est pas le même : pour l'un, il faut un système de valeurs en harmonie avec la "connaissance", qui intègre les perspectives nouvelles ouvertes par le développement scientifique incessant tandis que, dès *L'Œuvre au Noir*, Marguerite Yourcenar exprime des doutes par rapport aux sciences et semble les rejeter complètement dans *Un homme obscur*, au profit de l'humilité et de la simple intelligence du cœur.

Bien qu'il soit difficile de délimiter ce qui est dû à la métaphysique bouddhiste et ce qui résulte des découvertes scientifiques, il est évident que Marguerite Yourcenar récuse, comme les scientifiques contemporains, l'anthropocentrisme et qu'elle juge le narcissisme moderne haïssable. Elle admet sans hésitation que l'homme est là par hasard, qu'il représente une minuscule parcelle d'un gigantesque ensemble et que sa vie dépend étroitement de tout l'environnement. Que chacun soit un individu unique parmi une longue lignée d'êtres tous semblables, ne donne aucun droit sur la nature. Bien au contraire, il s'agit d'entretenir et de protéger ce milieu qui appartient

---

<sup>21</sup> Jacques MONOD, *op. cit.*, p. 221.

à tant de milliards d'organismes plus ou moins évolués. L'apparition improbable de l'homme sur la Terre ne signifie pas pour autant que la vie n'a aucun sens, selon elle ; il appartient à l'être humain de consacrer son éphémère séjour sur cette planète au Bien, qui se concrétise notamment par l'altruisme et la compassion à l'égard de la souffrance. L'idée de transcendance existe dans l'humanisme de Marguerite Yourcenar et son "œuvre-testament" propose une éthique morale qui n'inclut ni connaissances intellectuelles ni action sur le monde. On voit nettement la différence avec Jacques Monod, qui propose aussi une transcendance, mais par la connaissance :

Par la hauteur même de son ambition, l'éthique de la connaissance pourrait peut-être satisfaire [l'] exigence de dépassement. Elle définit une valeur transcendante, la connaissance vraie, et propose à l'homme non pas de s'en servir, mais désormais de la servir par un choix délibéré et conscient. Cependant elle est aussi un humanisme car elle respecte dans l'homme le créateur et le dépositaire de cette transcendance.

L'éthique de la connaissance est également, en un sens, "connaissance de l'éthique", des pulsions, des passions, des exigences et des limites de l'être biologique. Dans l'homme elle sait voir l'animal, non pas absurde mais étrange, précieux par son étrangeté même, l'être qui, appartenant simultanément à deux règnes : la biosphère et le royaume des idées, est à la fois torturé et enrichi par ce dualisme déchirant qui s'exprime dans l'art et la poésie comme dans l'amour humain<sup>22</sup>.

Cette transcendance par la connaissance qui représentait le but de Zénon dans sa jeunesse apparaît comme un leurre, qui aboutit à une impasse, dans la suite de *L'Œuvre au Noir*. Toute connaissance finit par donner lieu à une application et, en général, ce n'est pas pour le bien de l'humanité, car le mal étant en l'homme, il finit toujours par retourner le progrès contre lui-même. Ainsi Marguerite Yourcenar partage-t-elle la conception bouddhiste : il faut d'abord améliorer l'homme ; on ne peut concevoir le progrès autrement et elle se tourne vers le passé et vers l'humanisme antique. Mais on pourrait remarquer qu'elle n'évite pas une contradiction majeure : la sagesse de la Grèce antique qu'elle propose comme exemple, à travers les *Mémoires d'Hadrien* notamment, n'a-t-elle pas été à l'origine de toutes les connaissances du monde occidental et n'est-ce pas cette pensée audacieuse qui a posé les prémices de toutes les investigations scientifiques et des ambitions prométhéennes de l'être humain ?

---

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 222.

### III - L'homme et l'histoire

Il reste à se demander si la conception de l'histoire selon Marguerite Yourcenar porte l'empreinte de la pensée scientifique contemporaine. Michelle Joly a bien montré dans son article « Écriture et temporalité dans *L'Œuvre au Noir* »<sup>23</sup> comment le mythe de l'éternel retour, qui n'exclut pas cependant la notion de mouvement du devenir, caractérise la pensée de Marguerite Yourcenar. Ces idées, qui relèvent de la pensée présocratique, évoquent tout particulièrement Héraclite et Empédocle. Or on sait qu'Héraclite, qui postule que la réalité de l'univers réside dans le mouvement et l'évolution, passe pour un précurseur de génie aux yeux des scientifiques du XX<sup>e</sup> siècle. Et la vie de la nature ne se déroule-t-elle pas selon des cycles immuables, qui n'empêchent pas les accidents (génétiques par exemple), entraînant transformations et évolution ? Cependant, l'éternel retour représente aussi l'absence de progrès, une réalité figée une fois pour toutes dans une espèce d'éternité. Cette notion est donc ambiguë et il convient d'examiner comment elle se traduit chez Marguerite Yourcenar. D'après *Un homme obscur*, il semble bien que les mêmes événements se reproduisent au cours des siècles sans variation, si ce n'est avec une barbarie accrue ; Nathanaël constate que tous les livres, de tout temps, recèlent invariablement des récits de guerres et

[...] César n'avait imposé aux Gaulois que l'autorité de Rome ; il n'avait pas eu l'effronterie de les convertir au seul vrai Dieu, un Dieu qui n'était pas tout à fait le même en Angleterre et en Hollande qu'en Espagne et qu'en France, et dont les fidèles s'entremangeaient... (*HO*, p. 968)

Loin d'assister à une progression de la civilisation, Nathanaël a le sentiment que la barbarie se développe et même si quelques décennies auparavant, Marguerite Yourcenar n'avait pas prêté à Hadrien autant d'amertume, elle l'avait montré en proie au doute :

Ces formes savantes et compliquées de la vie, ces civilisations bien à l'aise dans leurs raffinements de l'art et du bonheur, cette liberté de l'esprit qui s'informe et qui juge dépendaient de chances innombrables et rares, de conditions presque impossibles à réunir et qu'il ne fallait

---

<sup>23</sup> Michelle JOLY, « Écriture et temporalité dans *L'Œuvre au Noir* », *Roman, histoire et mythe dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, Actes du colloque tenu à l'Université d'Anvers du 15 au 18 mai 1990, Simone et Maurice DELCROIX éd., Tours, SIEY, 1995, p. 259-266.

pas s'attendre à voir durer. [ ... ] Nos faibles efforts pour améliorer la condition humaine ne seraient que distraitemment continués par nos successeurs ; la graine d'erreur et de ruine contenue dans le bien même croîtrait monstrueusement au contraire au cours des siècles. (MH, p. 474-475)

En laissant un État solide, pourvu de lois et d'institutions saines, servi par des hommes dévoués au service public, Hadrien espère retarder la dégradation et amortir les conséquences du gouvernement déplorable de princes incapables mais il sait que dans l'histoire des hommes, les périodes de prospérité sont toujours moins nombreuses que celles où s'accumulent les désastres.

Cette conception héraclitéenne d'une histoire circulaire, qui ne récuse pas l'idée de mouvement et d'évolution, débouche cependant inévitablement, comme on le voit dans les *Mémoires d'Hadrien* ou *Un homme obscur* sur la notion de décadence et de dégradation progressive. Les choses se reproduisant à l'identique finissent par dégénérer et par se condamner elles-mêmes à la disparition. Ce que Marguerite Yourcenar diagnostique dans l'histoire et les civilisations se vérifie dans les sciences. L'ordre et l'équilibre ne sont généralement que des états passagers dans la Nature, qui se plaît à introduire la dissymétrie et l'imprévu ; le concept d'imprévisibilité que les scientifiques désignent sous le terme de "chaos", impose sa loi à l'Univers entier :

[...] des événements célestes totalement fortuits et imprévisibles peuvent profondément influencer notre vie de tous les jours. Au contraire des lois physiques, ces événements ne sont pas dictés par la nécessité, mais par le hasard et l'aléatoire. À tous les niveaux, le Réel est construit par l'action conjuguée du déterminé et de l'indéterminé, du hasard et de la nécessité<sup>24</sup>,

écrit Trinh Xuan Thuan. Les "accidents" fortuits, résultant du plus grand des hasards, interagissent les uns sur les autres et favorisent l'évolution. Habituellement, évoquant l'éternel recommencement des mêmes erreurs, Marguerite Yourcenar accorde bien peu de place au hasard, qui introduirait le désordre et permettrait peut-être que s'élabore un nouvel ordre, supérieur au précédent. Méfiante à l'égard de l'action politique, elle ne conçoit pas qu'une intervention humaine collective puisse apporter quelque amélioration dans le fonctionnement général de la société. Seuls quelques êtres d'exception, de grands hommes dont Hadrien incarne l'archétype, en sont peut-

---

<sup>24</sup> TRINH XUAN THUAN, *op. cit.*, p. 101.



*Bouddhisme et concepts scientifiques dans l'œuvre  
de Marguerite Yourcenar*

être capables. Encore se heurtent-ils à tant d'obstacles que leur influence est nécessairement limitée. La probabilité que le hasard engendre une évolution positive dans l'histoire des sociétés, se révèle quasi nulle, selon Marguerite Yourcenar. Sur ce plan-là, les lois scientifiques ne lui semblent sans doute guère applicables.

Indépendamment de l'action humaine, reste le déclin inévitable de toute civilisation, qui finit par être victime du temps. Ce qui vaut pour toutes les formes de la vie et même pour le Cosmos peut-il s'appliquer aux civilisations humaines ? Bien conscient que l'Empire romain ne persiste qu'en surmontant une succession de crises plus ou moins graves, Hadrien sait qu'un jour arrivera où Rome sera anéantie par des "barbares" longtemps repoussés :

Chabrias s'inquiète de voir un jour le pastophore de Mithra ou l'évêque du Christ s'implanter à Rome et y remplacer le grand pontife. Si par malheur ce jour arrive, mon successeur le long de la berge vaticane aura cessé d'être le chef d'un cercle d'affiliés ou d'une bande de sectaires pour devenir à son tour une des figures universelles de l'autorité. Il héritera de nos palais et de nos archives ; il diffèrera de nous moins qu'on ne pourrait le croire. (MH, p. 514)

Dans cette réflexion où il exprime à la fois l'idée de disparition et de survie, Hadrien se montre relativement optimiste. Certes, si brillantes soient-elles, les civilisations meurent, le désordre l'emporte mais n'interrompt pas le processus constant de renouvellement et ce qui renaît assimile les éléments du passé pour aller de l'avant et faire du neuf. L'idée d'évolution porteuse de progrès n'est pas absente de cette phrase ; bien sûr, périodiquement, se produit le déclin d'une civilisation mais sa réalité et sa richesse ne s'annulent pas complètement ; il en reste des traces dans ce que reconstruit l'humanité. Dans *L'Œuvre au Noir* et *Un homme obscur*, Marguerite Yourcenar tranche bien plus nettement en faveur de l'inutilité de toute expérience humaine. L'observation de l'histoire enseigne qu'aucune dérive, aucun excès, aucun abus n'est corrigé. Les mêmes grossières erreurs se répètent et tout est toujours à recommencer.

Précédant les *Mémoires d'Hadrien*, deux textes de Marguerite Yourcenar s'intéressent au problème de l'évolution des civilisations : tout d'abord « Diagnostic de l'Europe », paru en 1929 et « Le chercheur d'or », qui, publié en 1934, est donc contemporain de *La Mort conduit l'attelage*<sup>25</sup>. Les nombreux travaux effectués sur « Diagnostic de

---

<sup>25</sup> Rien ne permet de penser que dans les années 20 et au début des années 30, Marguerite Yourcenar s'intéressait aux progrès de la science et que les concepts scientifiques contemporains exerçaient une influence sur elle. Rien ne permet de le nier

l'Europe »<sup>26</sup> ont tous mis en évidence l'influence de la pensée décadente dans l'entre-deux-guerres et les analogies entre l'essai de Marguerite Yourcenar et celui de Paul Valéry ou les œuvres d'Oswald Spengler et Julien Benda. Tout au long de son analyse de la civilisation européenne, Marguerite Yourcenar accumule les preuves de son déclin ; ce qui faisait sa force et sa richesse a commencé à faiblir à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et le XIX<sup>e</sup> siècle n'a fait que confirmer et accélérer le processus. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, le doute n'est pas permis : la civilisation de l'Europe se meurt :

On peut nier la gravité des symptômes. Mais la seule maladie dont une civilisation finisse par mourir, c'est sa durée. La nôtre est vieille. Des vieilles civilisations, elle a les aspects disparates et comme rapiécés d'histoire, le matérialisme lourd du plus grand nombre opposé au fol idéalisme du plus petit, l'humanitarisme à crises sanglantes, et ces raffinements qui sont les embellissements de l'usure - tout le pathétique de l'irréparable. Faire trouver fades les âges classiques, c'est le danger des décadences. Et je n'ai tant dit que notre époque est malade, que pour me réserver de dire à la fin qu'elle est belle.

Quelques lignes plus loin, Marguerite Yourcenar termine ainsi l'essai :

Assistons, [...] au bouquet final du feu d'artifice d'un monde.  
(*Diagnostic, EM*, p. 1654-1655)

Il semble bien clair que l'esthétique à laquelle Marguerite Yourcenar fait allusion, c'est celle d'une agonie et non pas d'une prochaine

---

non plus. D'autre part, bien qu'avérée, sa connaissance de la métaphysique bouddhiste n'était pas encore aussi approfondie que vers la fin de sa vie. Cela n'empêche pas d'étudier ses premiers essais traitant de la civilisation pour voir comment a évolué son jugement au fil des années.

<sup>26</sup> On peut citer plusieurs articles :

François WASSERFALLEN, « La naissance d'une pensée : histoire et mythe dans les Essais de Marguerite Yourcenar d'avant 1939 », *Roman, histoire et mythe dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, Actes du colloque tenu à l'Université d'Anvers du 15 au 18 mai 1990, Simone et Maurice DELCROIX éd., Tours, SIEY, 1995, p. 453-464.

Laura BRIGNOLI, « Marguerite Yourcenar au carrefour de son art : Diagnostic de l'Europe », *Marguerite Yourcenar essayiste, op. cit.*, p. 213-222.

Maria Rosa CHIAPPARO, « Osmose entre passé et présent : histoire métaphysique dans l'œuvre yourcenarienne », *ibid.*, p. 223-235.

Rémy POIGNAULT, « Marguerite Yourcenar et l'Europe », *D'Europe à l'Europe - III - La dimension politique et religieuse du mythe de l'Europe de l'Antiquité à nos jours*, Actes du colloque tenu à l'ENS, Paris (2001), Odile WATTEL de CROIZANT éd., coll. Caesarodunum, Centre de Recherches A. Piganiol, Tours, 2002, p. 85-102.

*Bouddhisme et concepts scientifiques dans l'œuvre  
de Marguerite Yourcenar*

naissance. La notion d'un monde qui s'abolit pour renaître sous d'autres formes n'apparaît guère. Marguerite Yourcenar célèbre une disparition, non un avènement, ou du moins l'espoir d'un renouveau. La mort de la civilisation européenne telle qu'elle l'envisage dans « Diagnostic de l'Europe » se présente comme un phénomène plus irréversible que le déclin de Rome auquel songe Hadrien.

L'analyse, de caractère plutôt socio-économique qui constitue le sujet du « Changeur d'or », ne s'inscrit pas tout à fait dans la même ligne de pensée que « Diagnostic de l'Europe ». Peut-être est-ce seulement dû au fait qu'elle traite d'une civilisation – celle de la fin du Moyen Âge et de la Renaissance – pour laquelle l'observateur bénéficie d'un recul suffisant. En tout cas, elle montre très clairement comment dans le monde déclinant du Moyen Âge, à côté des hommes d'Église et des chevaliers, apparaît discrètement un personnage inconnu jusqu'alors : le marchand avec sa balance et des pièces d'or. Cette présence modeste et terne en comparaison des riches prélats et des brillants soldats va s'affirmer et occuper de plus en plus de place car il s'agit de la bourgeoisie ascendante, dont les puissants de l'époque féodale ne peuvent plus se passer et à laquelle ils vont bientôt aliéner leur indépendance ; ainsi peut-elle résumer cette mutation dans une belle formule :

Toute l'histoire économique et une partie de l'histoire humaine va se résumer dans la lente insinuation des civilisations de l'or dans les civilisations du fer. (*Changeur d'or*, EM, p. 1670)

Assurément, il est question du déclin d'une civilisation et même de sa mort mais il s'agit plutôt d'un processus de transformation et d'évolution progressive vers un nouvel ordre stable et on peut ajouter que ce processus en cours n'apparaît pas négatif puisque le marchand à ses débuts se présente plutôt comme un homme de progrès. Pour les besoins de son commerce, il voyage, il apprend donc à connaître le monde et favorise les connaissances de toutes natures : en géographie bien sûr, en histoire naturelle, etc... Réalisant des bénéfices et de coquettes fortunes, les bourgeois vont se transformer en mécènes des arts et favoriser l'extraordinaire développement des sciences car, écrit fort justement Marguerite Yourcenar, le financier a besoin du savant :

Si différent qu'un usurier puisse être d'un rêveur, ces deux hommes sont solidaires : nous sentons qu'il a fallu l'or du banquier pour financer les immenses constructions inachevées du grand ingénieur. (*Changeur*, p. 1673)

et à l'inverse, le banquier a besoin de l'ingénieur pour parvenir à la maîtrise de la matière et du monde, qui lui permettra de produire des richesses et de gagner beaucoup d'argent. Là s'arrête sans doute l'évolution positive car le marchand acquiert des possessions, et devenu riche, s'installe quelque part, là où il a des biens :

L'ère industrielle oblige l'homme d'argent à reprendre la tradition du pouvoir enraciné dans un coin du sol, lié au labeur d'un groupe humain.

désormais, il

passé à droite de l'histoire, devient une force de résistance après avoir été une force de révolution. (*Changeur*, p. 1674)

Alors recommence un nouveau cycle. Au pouvoir du glaive, succède celui de l'argent qui met en place un nouveau dogme avec son culte et sa morale, fondés sur l'enrichissement et le travail. Dans la conclusion, Marguerite Yourcenar met en évidence le retour au point initial, en évoquant

la courbe qui, du marchand à l'industriel, de l'industriel au despote, ramène la civilisation de l'or aux civilisations du fer (*Changeur*, p. 1677).

De cet essai, se dégage l'idée de décadence inexorable des civilisations et d'éternelle remise en œuvre des mêmes mécanismes et des mêmes processus. En ce sens, on ne peut pas parler d'évolution favorable puisque, après une phase d'apogée, la société humaine retombe dans les mêmes ornières. Pourtant, la courbe décrite par Marguerite Yourcenar dans « Le Changeur d'or » s'accompagne d'un mouvement tel qu'il réorganise la société de fond en comble et le résultat est bel et bien une évolution qui modifie complètement la physionomie du monde. La conclusion est peut-être exacte du point de vue moral mais en ce qui concerne l'état de la civilisation, on peut difficilement nier que les mutations de la Renaissance aient apporté un extraordinaire renouveau et permis aux hommes d'accéder à un niveau supérieur de civilisation. Si on envisage la question selon les théories scientifiques du XX<sup>e</sup> siècle, on pourrait dire que l'apparition du marchand aux côtés du clergé et de la noblesse représente l'accident, le hasard qui va entraîner le désordre, le "chaos" et l'imprévisible. Mais de là naîtront un nouvel ordre et une nouvelle harmonie, synonymes d'évolution. Sur un plan strictement dynamique, il y a assurément progrès ; en revanche, peut-être ne

*Bouddhisme et concepts scientifiques dans l'œuvre  
de Marguerite Yourcenar*

peut-on parler de progrès moral. La recherche de l'invariant en histoire des civilisations nous ramène sans doute à l'homme et peut-on parler d'évolution morale positive chez lui ? On sait que Marguerite Yourcenar fonde peu d'espoir en lui et même si on ne partage pas cette opinion, il semble évident que nul ne peut apporter une réponse décisive. Le principe d'incertitude qui prévaut en physique quantique, c'est-à-dire dans l'exploration de la matière, s'applique encore plus sûrement quand il s'agit de notions d'éthique ou du vivant et de l'être humain, doué pour le Bien mais aussi le Mal.

La perception que Marguerite Yourcenar a du "Moi" et le traitement qu'elle lui réserve dans son œuvre portent certainement l'empreinte des découvertes scientifiques du XX<sup>e</sup> siècle<sup>27</sup> mais celle-ci se confond avec l'influence de la métaphysique bouddhiste car, ainsi que l'ont fort bien analysé les "pères" de la physique quantique, les philosophies orientales ont une conception de l'être et du monde très proche de celle que l'on peut déduire de leurs recherches. On retrouve sensiblement la même superposition de la pensée bouddhiste et de la pensée scientifique contemporaine dans l'approche de la nature chez Marguerite Yourcenar ; il est vraisemblable qu'elle a attentivement lu l'ouvrage de Jacques Monod et qu'elle a longuement réfléchi sur les rapports qu'entretiennent le contingent et le nécessaire, dans le vaste domaine du vivant. Par contre, elle achoppe sur la question du progrès. Jacques Monod exprime l'idée que l'homme a besoin de fonder une éthique de la connaissance, qui lui permette de s'adapter harmonieusement aux nouveautés scientifiques dont le développement ne peut que s'amplifier. Il reconnaît que les sciences ont évolué plus vite que l'esprit humain et ne nie pas les difficultés actuelles mais cela ne remet pas en cause tout ce qu'elles ont apporté à l'humanité entière. Aux yeux de Marguerite Yourcenar, l'être humain est capable d'innover, d'inventer, de créer, d'aller de l'avant mais le mal invétéré qui existe en lui annule toute possibilité de progrès car il l'emploie à son détriment et pour son malheur. Il semble bien que cette conviction contamine largement sa conception de

---

<sup>27</sup> Deux articles de May CHEHAB proposent également une explication qui fait largement appel aux découvertes scientifiques du XX<sup>e</sup> siècle : « Cerner l'être, une figure de la modernité ? », *Marguerite Yourcenar écrivain du XIX<sup>e</sup> siècle ? Actes du colloque international de Thessalonique, Université Aristote (2-4 nov. 2000)*, Georges FRÉRIS et Rémy POIGNAULT éd., Clermont-Ferrand, SIEY, 2004, p. 75-83, et « La déduction du "Moi" et l'impossible autobiologie », *L'écriture du moi dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, Actes du colloque international de Bogota (5-7 sept. 2001), Rémy POIGNAULT, Vicente TORRES, Jean-Pierre CASTELLANI, Maria Rosa CHIAPPARO éd., Clermont-Ferrand, SIEY, 2004, p. 75-88.

l'histoire. Elle reconnaît la place primordiale du contingent dans tous les aspects de la vie mais elle ne le perçoit pas comme salutaire dans l'histoire des civilisations, car l'action humaine dénature et pervertit tout. Cependant, elle ne méconnaît pas non plus les germes de décadence, immanquablement à l'œuvre dans une société stable et harmonieuse. Elle trouve une issue à cette contradiction dans la philosophie bouddhiste, qui considère qu'il faut commencer par améliorer l'homme pour envisager le progrès de l'ensemble de l'humanité.